

EMMANUELLE REY

# GAMINE



BORDS  
DIDIER  
JOUVASSÉ

Gamine  
par Emmanuelle Rey  
**Date de parution 14 sept. 2022**  
**Didier Jeunesse, Fiction**

## Chapitre

– 1 –

Vendredi soir. J'avance dans le couloir sombre. J'essaie de ne pas perdre Élise de vue. Elle se retourne et me crie : « Viens ! » Ou plutôt ses lèvres muettes forment le mot « viens » et je le devine : il est physiquement impossible de l'entendre, avec le bruit. Je dois avoir l'air d'un chaton pris dans les phares d'une voiture parce qu'elle tend la main derrière elle pour que je m'y accroche, tout en continuant à se frayer un passage jusqu'à la salle.

C'est la troisième fois qu'on vient à La Cave. C'était pas prévu, mais on était assises au pub d'à côté et les employés sont passés distribuer des entrées gratuites aux filles. À certaines filles. Dont nous. La première fois que ça nous est arrivé, on était complètement surexcitées. On avait l'impression d'avoir été choisies pour être membres d'une société secrète ou quelque chose comme ça. On s'était pointées devant le videur, persuadées qu'il allait nous demander d'aller jouer plus loin. Juste devant nous, il y avait deux filles qui étaient la réplique exacte l'une de l'autre : pantalon slim et débardeur blanc, tatouage sur l'omoplate, chaussures plateformes de dix centimètres et longue queue-de-cheval brillante. Barbie boîte de nuit. À côté d'elles, Élise et moi, on ressemblait plutôt à Kelly, la fille de Barbie, les couettes en moins. Boîte Kelly's Birthday Party. Il nous manquait des centimètres, des seins, de la coolitude et de l'assurance. Du coup, on avait reculé dans la file pour se placer juste derrière un groupe de mecs en baskets. On était entrées sans problème. Le videur nous avait à peine regardées.

Élise et moi, on s'est vite aperçues qu'on n'a pas « le gène » boîte de nuit. On n'a pas des goûts musicaux très à la mode, et l'alcool fort, c'est vraiment dégueulasse, sauf si tu le mélanges avec du sucre, genre Coca ou jus d'orange pour noyer le goût. Et puis, il y a les garçons. On aimerait bien avoir un petit copain, mais à l'intérieur, il n'y a que des mecs en chemise avec des auréoles sous les bras qui viennent danser derrière toi en essayant de te toucher les fesses. Tout ça est un peu déprimant, en vrai. Mais on y est retournées, parce qu'on a seize ans, et que c'est quand même l'aventure. Nos parents respectifs nous croient l'une chez l'autre, et on est là. En plein centre-ville de Marseille. Là où les choses se passent. Liberté !

La deuxième fois qu'on est venues, on a découvert la salle « rock ». La Cave est un ancien arsenal des galères. Le bâtiment date du XVII<sup>e</sup> siècle. Il y a donc une multitude de salles voûtées, et dans chacune une « ambiance » différente : techno, R'n'B, rap, rock...

Dans la salle rock, il n'y a pas de Barbie Instagram, moins de transpirants en chemises, et plutôt de la bonne musique. Élise et moi, on saute dans tous les sens en agitant nos cheveux d'avant en arrière comme des chanteurs de metal énervés.

C'est là que je le vois pour la première fois.

Je fais une pause au bar avec Élise. Il vient s'asseoir à côté de moi, et avec un sourire en coin il demande si j'aime les palindromes et si ça me plairait de « rêver à un été ». Il a de beaux yeux très bleus. Je me fiche complètement des palindromes, mais c'est la première fois qu'un garçon tente une approche de cette façon-là. Élise s'est tout de suite éloignée. De loin, elle me fait des clins d'œil et lève le pouce. « Fonce ! » Élise aussi sait ce qu'est un palindrome. On vient de terminer notre première L ensemble. Elle est petite et brune, drôlement futée, et partage ma circonspection vis-à-vis des garçons. On se demande bien quand on en rencontrera un qui sera à la fois pas trop con, pas trop moche et pas tenté de voter pour l'extrême droite sitôt qu'il aura sa carte. Alors un mec qui attaque avec « palindrome », Élise valide, direct.

Bref, le garçon s'appelle Colin. Un prénom doux, qui m'inspire confiance. Déjà, Colin, c'est « victoire du peuple », en grec (m'apprend Google pendant que Colin tente d'obtenir deux verres, ou même un regard du barman). Il y a donc peu de chances qu'il ait été nommé ainsi par des parents fachos, et par conséquent, peu de chances qu'il soit devenu facho lui-même (mais tout est possible, je ne suis pas totalement naïve). Colin, c'est aussi le héros de *L'Écume des jours* de Boris Vian, qu'on a étudié en classe l'année dernière, à la suite de quoi j'ai lu tous les autres titres de Boris Vian (je suis un peu monomaniacque, avec les livres). Il me raconte qu'il est peintre et qu'il vit à Paris. Il est venu à Marseille rendre visite à sa grand-mère. Je trouve ça totalement adorable. Il a trente-deux ans. C'est le double de mon âge, d'accord, mais ce n'est pas non plus si vieux. Je lui dis que j'en ai dix-huit. Il me paie un verre, puis deux, puis trois. Je le trouve beau et mystérieux. Il a de la conversation, et visiblement je lui plais. Pourtant, je n'avais pas prévu de venir, je ne me suis même pas préparée. J'ai passé la journée à la plage avec Élise, à papoter en faisant le croque-monsieur. J'ai encore des grains de sable collés dans le dos et sur les fesses, et je me concentre pour ne pas les gratter sous ma robe à bretelles, bonjour la honte. Au bout d'un moment, il m'entraîne sur la piste de danse. Il bouge en balançant sa tête de droite à gauche, c'est extrêmement bizarre voire carrément ridicule, mais je trouve ça plutôt craquant. Peut-être à cause de l'alcool. Ou parce que j'ai tendance à bien aimer les petits défauts des gens. Tout le monde

cherche tellement à être parfait tout le temps. Je vomis les filtres Instagram et les mecs qui passent leurs soirées à la salle de sport. Un beau mec qui danse comme un bébé géant et qui s'en fout, je kiffe.

On finit sur le sofa au fond de la salle, et on échange notre premier baiser. Je sens rapidement ses mains commencer à s'aventurer sur mes fesses, sur mes seins. Je me sens à la fois excitée et mal à l'aise. Je joue le jeu, un peu, et puis je le repousse doucement et il n'insiste pas. Ou alors juste un peu. Quand je me lève pour rejoindre Élise, parce qu'il n'y aura bientôt plus de métros, il demande :

– On peut se revoir ?

– Quand ?

Il réfléchit.

– Lundi ? Fin de matinée ?

Je suis en vacances. J'ai tout mon temps. Je réponds :

– Donne-moi ton numéro. Je t'appelle.

Mais il secoue la tête.

– Pas de téléphone. On n'a qu'à se donner rendez-vous ici, devant La Cave, à 11 heures.

– Pourquoi, pas de téléphone ?

– Parce que c'est plus marrant comme ça. Tu te demanderas si je vais venir, et moi, je me demanderai si toi, tu vas venir.

Je sens un petit pincement, là, dans la poitrine. Comme un avertissement. Est-ce que c'est un romantique ou un beau parleur qui s'amuse ? Il y a quelques heures, je ne le connaissais même pas. Dans la rue, je me sens un peu chancelante, c'est l'alcool ou bien autre chose.

– L'amour, ça arrive toujours quand on ne s'y attend pas, commente Élise d'un air docte.

C'est à ce moment-là que tout commence. Ou peut-être pas exactement. Mais bientôt.

## Chapitre

– 2 –

J'adore le moment où je pousse la porte battante de la piscine et où l'odeur de pieds et de Javel me saute aux narines. Je prends des cours de natation depuis l'âge de huit ans et je pratique la compétition depuis mes douze ans. Dans mon équipe, il y a Élise, Lizia et Zilia, les jumelles, Charlène qui n'adresse jamais la parole à personne, Houria qui est super drôle, Sarah qui se fait tout le temps engueuler, Pétronille qui est une connasse absolue, et moi. Notre entraîneur s'appelle Jean-Pierre. Il porte des survêtements bariolés improbables et une grosse moustache. On sait très bien qu'il a hérité de nous, l'équipe junior « 2 » (celle qui n'a aucune chance de faire une compétition internationale un jour, ni même les championnats de France) parce qu'il est devenu trop vieux pour entraîner les stars de demain. On le sait, il sait qu'on le sait, et on sait qu'il sait qu'on sait... Bref. Tout le monde s'en fout, parce que Jean-Pierre, c'est un peu notre grand-père à toutes, un grand-père qui nous hurle dessus parce qu'on bouffe des Kit Kat et des chips dans les vestiaires, mais qui nous aime quand même.

La piscine, c'est comme être en famille. On a presque grandi ensemble. On porte avec fierté le même survêtement floqué ASMN (Association sportive Marseille natation). Et dans l'eau, équipe 2 ou pas, on donne tout ce qu'on a.

Dans le vestiaire, Élise et les autres sont déjà là et quand j'arrive, tout le monde me regarde.

– Aloooors ? Raconte !

Je raconte et elles font des « noon ! » et des « jure ! » jusqu'à ce que Jean-Pierre se mette à gueuler en tapant du poing sur la porte et que chacune retourne à son sac de sport pour enfiler fissa son bonnet ou ses lunettes.

Je plonge. J'adore être dans l'eau. C'est la sensation que je préfère au monde. Tout est calme, tout est bleu, tout est fluide. Je lance mes bras, mes jambes suivent toutes seules. Du coin de l'œil, je surveille la progression de Charlène à ma droite et de Houria à ma gauche, même si Jean-Pierre dit que c'est comme ça qu'on se déconcentre et qu'on perd du temps. J'accélère. Mes doigts frôlent l'eau. J'ai compté les repères, je fais mon virage culbute juste avant que les doigts ne touchent le bord du bassin et je repars dans l'autre sens.

Si j'arrive avant Charlène et Houria, Colin sera là lundi.

Cette pensée qui me traverse tout à coup me donne des ailes. J'accélère encore. À la fin de la quatrième longueur, je sors la tête de l'eau et me retourne, les poumons à deux doigts d'implorer. Houria touche le bord seulement deux secondes après moi. Charlène, au moins quatre.

– T'as mangé du lion, toi, aujourd'hui ! commente Jean-Pierre.  
Je ris. Je suis heureuse.

C'est toujours ma mère qui vient me chercher après l'entraînement. Elle me lance une banane et une barre protéinée.

– Ça s'est bien passé ?

– Super ! Je suis arrivée première au 100 mètres.

– Waouh, bravo !

En vrai, ma mère n'a jamais rien compris à la natation. La seule nage qu'elle connaisse, c'est la brasse tête hors de l'eau, qui n'est même pas une vraie nage. Mais elle fait l'effort de faire semblant. Elle a l'air vraiment contente.

– Est-ce qu'Arthur est à la maison ?

– Il est arrivé tout à l'heure. Rappelle-toi, ce soir, c'est lui qui choisit le film. Et je ne veux pas de disputes.

Arthur, c'est mon grand frère. Le génie de la famille. Il a vingt-deux ans et il est dans une grande école d'ingénieurs, en Bretagne. Il rentre à la maison une fois par mois pour conter ses aventures à mes parents, éblouis par tant d'intelligence, et imposer un film pourri pour la soirée pizza-film du samedi soir. Je soupire. Mais rien n'entamera ma bonne humeur aujourd'hui, ni Arthur ni Jason Statham.

Quand ma mère pousse la porte de notre maison mitoyenne, le mètre quatre-vingt-onze de mon frère est déjà étalé sur la totalité du canapé.

– Salut Jus d'orange !

Je lui lance mon plus beau sourire accompagné d'un joli doigt d'honneur, pendant que ma mère accroche son manteau.

– Salut, tu repars quand ?

– Judith ! s'exclame ma mère.

– Mais Maman ! C'est lui qui a commencé !

– Mais Mamaaan ! C'est lui qui a commencééé ! répète Arthur d'une voix geignarde qui ne ressemble pas du tout à la mienne, j'en suis sûre.

Quel boulet ! Je file dans la buanderie mettre mes affaires de piscine à laver en ruminant. J'aimerais bien mieux m'entendre avec mon frère, mais il persiste à me traiter comme si j'avais cinq ans. La bonne nouvelle, c'est qu'il semblerait qu'il ne nous a pas ramenés une de ses énièmes copines, cette fois. J'envoie un texto à Élise : « Tu crois qu'on peut faire un échange ? Mon frère contre ta sœur ? » Élise a une

petite sœur de douze ans qui veut tout faire comme elle et lui demande toujours conseil comme si elle était la grande prêtresse de l'adolescence, ou quelque chose comme ça.

« Ah ! ah ! Même pas en rêve ! répond Élise. Courage ! Pense à lundi ! »

Tu te demanderas si je vais venir, et moi, je me demanderai si toi, tu vas venir.

Mouais. J'y penserai demain. Je lis tout l'après-midi. J'ai commencé les *Rougon-Macquart* et je me suis fixé l'objectif de tout lire avant la fin de l'été, ce qui est impossible, d'après Élise. J'en suis au cinquième roman, *La Faute de l'abbé Mouret*. Il en reste quinze après ça. J'émerge à 20 heures pile, en entendant le scooter du livreur de pizzas se garer devant la maison.

Mon père a pensé à moi, il y a ma préférée, la pizza chèvre-miel. Une Margherita pour ma mère (« la base », selon elle) et une hawaïenne pour mon père. Mon frère va picorer dans toutes les boîtes, parce qu'il aime tout, « tant qu'il y a du gras ». J'avale ma pizza devant *Fast and Furious* entre mon père qui s'est déjà endormi (merci Papa, c'est de la merde, hein, on est d'accord) et ma mère qui fait semblant de s'intéresser à l'histoire (sauf qu'il n'y en a pas). Je me demande si l'abbé Mouret choisira Albine ou l'Église, pendant que sur l'écran Jason fait tout exploser et s'en tire sans la moindre égratignure.